

Splendeur et misère des Hachémites **Le Moyen Orient entre les deux guerres mondiales — partie I** *Claudius Weise*

Le nouvel ordre du Moyen Orient après la première Guerre mondiale avait seulement été entrepris par l'accord Sykes-Picot, ainsi que par la conférence de Sanremo, dans la mesure où la France et l'Angleterre avait délimité leurs zones d'influence. Ce qui se produisit à l'intérieur de ces zones devait d'abord être éclairci encore. L'article suivant considère la naissance de l'Irak et de la [trans]-Jordanie.¹

Le 23 juillet 1920 — le jour où les Français, dans la bataille de Maysalun mettent en pièce le rêve d'un royaume syrien indépendant sous le prince hachémite Fayçal Ibn Hussein par une victoire sur les troupes arabes de celui-ci — parut dans le vénérable journal anglais *The Times* un lettre de lecteur de Thomas Edward Lawrence. Celui-ci, après la conférence de paix de Paris qui fut extrêmement décevante pour lui, était revenu à Oxford, où l'exclusif *All souls College* lui avait promis une bourse de recherche de sept ans. En septembre 1919, Lawrence, avec la large vision qui lui était propre, avait déjà perçu qu'un soulèvement menaçait en Mésopotamie contre l'administration coloniale anglaise qui était détestée. Lorsque celui-ci éclata de fait, en juin 1920, Lawrence ne se retint plus longtemps. L'erreur de fond, ainsi écrivit-il dans sa lettre de lecteur, avait été de ne pas avoir accordé à temps aux Arabes de Mésopotamie, l'autonomie promise en novembre 1918. Un achèvement du soulèvement causerait d'énormes coûts qui ne pouvaient être évités que si on laissait « faire le travail aux Arabes ».² La critique officielle du spécialiste reconnu et héros de guerre fut un coup sensible porté au gouvernement britannique. Pourtant ce ne fut pas assez : pareillement le même jour les troupes britanniques, qui étaient censées débloquer la garnison cernée à Kûfa, furent assaillies à l'improviste et massacrées. Ce fut une contre-image bien morne au triomphe des Français et une confirmation sanglante pour Lawrence.

Abdallah entre en jeu

Le lieutenant-colonel Arnold Wilson, qui se trouvait à 36 ans à la tête de l'administration coloniale à Bagdad, compris alors qu'il devait fondamentalement changer de politique. Jusque-là, il était du nombre de ceux qui voulaient faire de la Mésopotamie une partie des Indes britanniques, parce que, pour lui les difficultés posées par la formation d'états autonomes lui apparaissaient insurmontables. Son domaine de compétence englobait passablement exactement le domaine de l'Irak actuel, c'est-à-dire les anciens vilayets (grandes provinces appelées actuellement wilayas) de Bassora, Bagdad et Mossoul. Cela étant Mossoul était habitée de Kurdes de manière prépondérantes, lesquels selon l'opinion de Wilson, ne toléreraient jamais « un souverain arabe » alors que des Chiïtes se concentraient dans Bassora, au sud, qui ne voulaient pas accepter de gouvernement dominé par les Sunnites. À Bagdad par contre, il y avait une grande communauté juive³ et les membres des diverses confessions chrétiennes étaient dispersés à Mossoul et Bagdad. Outre cela 75% de la population appartenaient à des associations de lignées [claniques, *ndt*] qui n'étaient pas habituées à se soumettre à un gouvernement quelconque. Un missionnaire possédant une culture historique avertit les Britanniques conformément à cette situation que la tentative de former un état moderne à partir de ces anciens paysages culturels était en contradiction avec quatre mille ans d'histoire : « Un Assyrien

¹ Avec cette contribution débute une continuation de ma série d'articles sur la naissance et les répercussions de l'accord Sykes-Picot dans *Die Drei*, 3/2016, 4/2016 et 5/2016. [Ces trois articles sont traduits en français et disponibles sans plus auprès du traducteur, *ndt*].

² James Barr : *A line in the Sand — Britain, France and the Struggle That Shaped the Middle East [Une ligne dans le sable — La Grande-Bretagne, la France et la bagarre qui conforma le Moyen Orient]*, Londres 2012, p.110.

³ Autour de 1900, les Juifs constituaient encore le quart de la population de Bagdad. Entre temps cette communauté est presque éteinte. Voir https://de.wikipedia.org/wiki/Geschichte_des_Judenstums_im_Irak

a toujours porté son regard vers l'ouest, l'est et le nord et un Babylonien vers le sud. Ils ne furent jamais une unité autonome. »⁴

À partir de toutes ces raisons, Wilson avait réagi en refusant, au moment où les nationalistes arabes au début de l'année 1920, déclarèrent indépendants les vilayets de Bassora et Bagdad et voulurent appeler comme roi, Abdallah, le frère le plus âgé de Fayçal.⁵ Mais à présent, il tenait pour imposé, afin d'apaiser la situation, d'aller à la rencontre du désir des Arabes, quoiqu'il crût que l'insurrection était moins motivée par des objectifs politiques que par une rage de destruction anarchiste. C'est pourquoi il demanda à Londres, si l'on ne pût pas faire de Fayçal un roi de Mésopotamie, car celui-ci est le « seul et unique souverain arabe à avoir une représentation pratique des difficultés d'un gouvernement civilisé ».⁶ Sur cette voie, on pourrait faire baisser le coût en hommes et en matériel et restaurer le crédit de la Grande-Bretagne dans la région. Peu après Wilson dut certes fléchir promptement là-dessus son prédécesseur et ancien supérieur, Percy Cox, pourtant sa proposition fut reprise et dès le 5 août paraissaient déjà des comptes rendus de journaux dans lesquels on désignait Fayçal, depuis moins de deux semaines en exil, comme un « éventuel souverain de Mésopotamie ». Lawrence était enthousiaste et rédigea plusieurs articles, dans lesquels il mettait sous une éblouissante lumière les qualités de son ancien camarade de guerre — le « plus grand dirigeant arabe depuis Saladin ».⁷

Les Français expliquèrent par retour du courrier que les relations mutuelles seraient gravement alourdies par ce pas, étant donné que Fayçal tenterait depuis Bagdad, de regagner de l'influence à Damas. Pourtant les Britanniques ne tinrent aucun compte de ces avertissements, car de leur côté, ils soupçonnaient les Français de vouloir étendre leur influence sur la Syrie, plus loin vers le sud⁸ — dans ce domaine non réclamé qui, vu de Palestine s'étend au-delà du Jourdain et pour cette raison fut dénommé « Trans-Jordanie ».⁹ Tant que Fayçal régnait en Syrie, les Britanniques avaient toléré que de là, il administrât, quoique les deux régions étaient séparés par la zone de démarcation entre les zones d'influence britanniques et française. À présent il n'était plus question de cela. C'est pourquoi les Britanniques fermèrent les yeux au moment où Abdallah porté au trône de manière réitérée, le 27 septembre 1920, quitta La Mecque avec une petite troupe contingente et deux mois plus tard planta sa tente en Transjordanie — avec la motivation cousue de fil blanc qu'il devait se remettre d'une jaunisse.¹⁰ En vérité, il espérait pouvoir utiliser le pays comme tremplin pour la Syrie. Pour les Britanniques cela ne pouvait qu'être juste car leur présence devant l'endroit consistait purement et simplement en une paire d'officiers.¹¹ Abdallah était plutôt confiant de maintenir la paix parmi la population partagée dans la même proportion de sédentaires et de bédouins et de protéger le pays d'une mainmise française.

Churchill intervient

L'insurrection en Mésopotamie devenait si sanglante entre temps que Lawrence en tirait ce bilan amer :

⁴ David Fromkin : *A Peace to End All Peace: The Fall of the Ottoman Empire and the Creation of the Modern Middle-East* [Une paix pour mettre fin à toute paix. Le cas de l'empire ottoman et la création du Moyen-Orient], New York 2009, pp.450 et suiv.

⁵ Voir Fromkin, p.437.

⁶ Mary C. Wilson : *King Abdallah, Britain and the making of Jordan* [Le roi Abdallah, la Grande-Bretagne et la fabrication de la Jordanie], Cambridge 1990, p.43.

⁷ Barr, pp.11 et suiv.

⁸ Parfaitement à bon droit, car les Français commençaient à suborner le dirigeant de la lignée de Transjordanie par des cadeaux, voir Wilson, pp.44 et suiv.

⁹ Avant le déclin de l'empire Ottoman le sud de cette région avait appartenu au vilayet de Hedjaz (Arabie Saoudite) et le nord à celui de Damas.

¹⁰ Voir Fromkin, p.504 et Wilson p.44, ce par quoi Wilson donne comme raison officielle une « inspection ». Fromkin date l'apparition d'Abdallah du reste à Mars 1921, ce qui est correct au moment où Abdallah entra à Amman placée plus loin vers le nord. Voir Wilson p.50.

¹¹ Parmi lesquels se trouvaient les tout jeunes frères Kirkbride, qui affublèrent ironiquement leurs domaines de compétence respectifs des noms bibliques de « Moab » et « Ammon ». Voir https://en.wikipedia.org/wiki/Alec_kirkbride

Notre gouvernement est pire que l'ancien système turc. Les 14 000 indigènes entretenus sur place et astreints au service militaires ont tué en moyenne 200 Arabes pour maintenir la paix. Nous entretenons sur place 90 000 hommes avec des avions, des blindés, des canonniers et des trains blindés. Cet été nous avons environ tué 2000 Arabes pendant le soulèvement.¹²

Si les choses s'étaient passées selon Winston Churchill, à savoir si le premier ministre David Lloyd George avait été chercher celui-ci pour le tirer de son exil politique et le nommer ministre de la guerre, les « indigènes récalcitrants » eussent même été combattus au gaz moutarde.¹³ Mais l'ambition de Churchill n'allait pas seulement sur une rapide répression de la révolte. Il voulait se faire recommander comme chancelier de l'échiquier, le premier degré menant à la fonction de premier ministre. En conséquence, il devait démontrer qu'il était en situation de diminuer les coûts — ce qui ne pouvait être atteint que par une réduction de l'engagement britannique au Proche Orient. Aux yeux de Churchill cela se produirait au mieux au moyen de l'érection de royaumes arabes sous protectorat britannique, qui devaient être le plus possible tous gouvernés par des Hachémites car Churchill croyait qu'il suffirait ensuite de mettre sous pression un seul membre de cette dynastie pour faire obtempérer tous les autres.¹⁴

C'est pourquoi à la fin de 1920, Churchill commença par recruter Lawrence. Il l'avait rencontré peu après la fin de la guerre et avait trouvé du plaisir à faire la connaissance de ce jeune homme combattant qui, en protestation contre le traitement des Arabes, refusait de se laisser élever au rang de chevalier (ce que Churchill trouvait inconvenant). Cela étant, il pensait mettre à profit les liens de celui-ci avec les Hachémites. En outre, Lawrence n'emploierait plus son considérable prestige pour critiquer le gouvernement, s'il en devenait membre. Dans le même temps le ministère des affaires étrangères se rapprochait de la conception qu'on avait dupé les Arabes, car on était alors en train de vérifier précisément la correspondance lourde de conséquences qu'en 1915/16, le haut commissaire britannique pour l'Égypte, Henry MacMahon, avait entretenue avec et le père de Fayçal et d'Abdallah, Hussein Ibn Ali. On dut constater que lors de la traduction, des clauses restrictives essentielles avaient été perdues en relation aux revendications françaises et que Hussein — en tant que Chérif de la Mecque régnant sur les états saints de l'Islam dans le Hedjaz — avait dû se faire de faux espoirs pour cette raison sur un grand empire arabe qui devait englober la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. L'hésitant Lawrence y reconnut une chance de corriger les erreurs du passé et au moment où Churchill, en février 1921, se chargea du ministère des colonies, il revint donc au service de l'état.¹⁵

Tous deux ne perdirent pas de temps et invitèrent Fayçal à Londres. Churchill, qui nourrissait volontiers des idées romantiques, réagit avec désappointement, au moment où Fayçal se présenta à lui, lors de leur première rencontre, non pas en habit traditionnel, mais en frac et chapeau haut de forme. « Dites-lui », instruisit-il Lawrence, « combien je regrette de le voir ainsi qu'il a perdu ses beaux habits. » « En effet », répartit Fayçal, « et mon beau royaume aussi. »¹⁶ En revanche il en reçut alors un nouveau, pour préciser la Mésopotamie, qui devait à l'avenir s'appeler « Irak » — un vieux nom de pays, qui vraisemblablement remonte à la cité sumérienne d'Uruk.¹⁷ Abdallah par contre devait devenir émir (= prince) de Transjordanie, où il commença déjà discrètement à établir sa domination. Au moment où les Français apprirent que Fayçal tenait des négociations à Londres, il « émirent » [Guillemets du traducteur, *ndt*] une vive protestation. Churchill tenta de les calmer en affirmant que rien n'était véritablement arrêté encore et fit se réunir au Caire 40 experts du Moyen-Orient à partir des conseils desquels le nouvel ordre politique était censé apparemment émerger.¹⁸

¹² Fromkin, p.497.

¹³ Barr, p.113.

¹⁴ Voir Fromkin, p.500.

¹⁵ Voir Barr, pp.117 et suiv. et Fromkin, pp.147 et suiv.

¹⁶ Barr, p.120.

¹⁷ Ce qui est caractérisé comme « Irak » englobe bien entendu le milieu et le sud de l'état Irak, alors que le nord appartient à ce qu'on appelle « Djézireh », qui se trouve aujourd'hui partiellement en Syrie. C'est pourquoi le comité Bunsen avait proposé en 1915 le double nom de « Djézireh-Irak » pour la formation étatique planifiée en Mésopotamie. Voir Claudius Weise : *Le dernier K — Centenaire de l'accord Sykes-Picot* 1^{ère} partie, dans *Die Drei* 3/2016 [traduit en français et disponible sans plus auprès du traducteur *ndt*]

¹⁸ Au divertissement de Churchill, ces experts — à l'appui des *Mille et une nuits* — furent appelés les « 40 voleurs ». En conséquence de quoi lui eût été *Ali Baba*, voir Barr, p.121.

En vérité, il n'y avait déjà plus que quelques points de détail à discuter, c'est pourquoi c'est un Churchill détendu qui posait devant les pyramides avec ses ustensiles nécessaires et à part cela renvoyait à des solutions les plus favorables pour baisser les coûts : « Comprenez bien, s'il vous plaît que tout ce qui arrive au Moyen-Orient, est de deuxième ordre vis-à-vis de la réduction de nos dépenses. »¹⁹

Des trônes furent distribués

Cela devint seulement intéressant au moment où le haut commissaire pour la Palestine, Herbert Samuel, plaida en faveur de l'union de la Transjordanie avec sa région de compétence, parce qu'il espérait ainsi désamorcer les tensions entre Juifs et Arabes par ce moyen.²⁰ Churchill et Lawrence s'inscrivirent en faux contre cela : leur vision était qu'une Transjordanie autonome était appropriée pour conduire l'opposition arabe au sionisme sur des voies raisonnables.²¹ Le cabinet britannique suivit la proposition de Churchill, par surcroît celle-ci était moins dispendieuse. Vue au plan du droit international, la Transjordanie était bien une partie du mandat britannique pour la Palestine, mais elle fut dès lors traitée de manière autonome et ne passa plus pour cette partie de territoire dans laquelle un « lieu pour accueillir le peuple juif » devait être installé. Le 20 mars 1921, après seulement une semaine de délibération, la conférence du Caire était achevée et Churchill se rendit en Palestine, où il entendit des paroles de manifestants arabes telles que : « À bas les Juifs ! », et « Coupez-leur la gorge ! » À Jérusalem, Lawrence avait entre temps arrangé un rencontre avec Abdallah qui espérait une réunion de la Transjordanie soit avec la Palestine, soit avec l'Irak. Churchill eut la capacité de le dissuader, en lui entretenant l'illusion qu'Abdallah pouvait être récompensé par les Français par le trône de la Syrie, s'il se comportait comme faiseur de paix et notamment s'il arrêta les machinations anti-françaises et anti-sionistes en Transjordanie. En contre partie, la Grande-Bretagne lui accorderait in soutien financier et en outre aucunes troupes propres ne stationneraient dans son domaine de souveraineté. Abdallah topa là et fut chargé — tout d'abord seulement pour un semestre — de l'administration de la Transjordanie, qu'il prit officiellement en mains le 11 avril 1921.²²

Le premier ministre Lloyd George redoutait à juste titre que les Français dans le nouvel ordre décidé, verraient « une menace de leur position en Syrie planifiée intentionnellement par nous », et il insista là-dessus pour que l'initiative de la candidature officielle de Fayçal dût émaner du peuple irakien lui-même. Lors d'une rencontre avec Robert de Caix, le plus haut fonctionnaire civil français en Syrie, Churchill affirma donc, pour cette raison, que la politique de la Grande-Bretagne était toujours « dirigée par les souhaits de la population irakienne et ailleurs ». Dans le même temps il donna des instructions à Percy Cox afin que celui-ci fit naître « un mouvement spontané de soutien à Fayçal ». ²³ En janvier 1921 déjà, il avait chargé Cox d'organiser un référendum censé confirmer Fayçal comme souverain.²⁴ Cela étant, on procéda avec doigté. Cox débarrassa le chemin les deux concurrents les plus importants, l'un fut envoyé en douceur en le pensionnant et il fit déporter l'autre au Sri Lanka. À la fin de juillet, Fayçal atterrit à Bassora, où la population chiite le reçut plutôt avec tiédeur. Cela se déroula mieux à Bagdad et dans le reste du pays. Le référendum apporta une majorité écrasante de 96% pour Fayçal, qui fut proclamé roi d'Irak le 23 août.²⁵ Le nouveau royaume était une créature immensément britannique : le drapeau suivit le projet ancien de Mark Sykes pour le soulèvement arabe et comme monnaie ce fut la roupie hindoue introduite par les Britanniques. Par ailleurs, l'Irak engloba tout d'abord seulement les vilayets de Bagdad et Bassora, parce que Mossoul faisiait encore l'objet de contestation de la part de la Turquie refondée et de la Grande-Bretagne. Fayçal était résolu d'atteindre progressivement plus d'indépendance. Ainsi de refusa-t-il obstinément

¹⁹ À l'endroit cité précédemment, p.122. Churchill parvint effectivement à réduire les dépenses de 75% en un an. Voir Fromkin, p.499.

²⁰ La Transjordanie projetée par le comité Bunsen en 1915 englobait déjà la Transjordanie ultérieure.

²¹ De fait ce pays exerce jusqu'à aujourd'hui une fonction stabilisatrice.

²² Voir Scott Anderson : *Lawrence en Arabie : Guerre, escroquerie, folie impériale et la fabrication du Moyen Orient moderne*, Londres 2014, p.492 ; Fromkin, pp.504 et suiv. et Wilson, p.53.

²³ Voir Barr, p.124.

²⁴ Churchill donna des instructions à Cox que le référendum dût être manipulé. Quant à savoir ceci était nécessaire, il est difficile d'en juger. Voir Barr, p.120.

²⁵ Voir à l'endroit cité précédemment, p.126 et Fromkin, p.508.

à reconnaître le mandat britannique et il insista pour régler les relations réciproques par un traité. Un an déjà après la montée sur le trône de Fayçal, Churchill se plaignit déjà pour cette raison à Lloyd George : « Fayçal joue un jeu très bas & sournois avec nous » et il proposa, de l'abandonner à lui-même — ce que Lloyd George refusa, car à ce moment il ne cessait de spéculer sur la découverte de riches gisements pétroliers près de Mossoul. Le 10 octobre 1922, après de coriaces négociations, Cox signait un accord qui renfermait certes de nombreux éléments du mandat, en particulier un contrôle direct de l'armée irakienne et de larges possibilités d'influer sur la politique et l'économie du pays. Mais c'²⁶était nonobstant un contrat bilatéral entre deux états — or c'était cela qui importait pour Fayçal.

Meilleur marché qu'un bataillon

Après que les affaires en Transjordanie et en Irak furent réglées, Lawrence fut envoyé en 1921 au Hedjaz, pour réconcilier le Chérif Hussein, le père des deux souverains fraîchement sortis du four, avec le rôle qui avait été pensé pour lui. Hussein s'était laissé appeler comme roi des Arabes en 1916, après le début du soulèvement arabe, pourtant La Grande-Bretagne et la France ne l'avaient reconnu que comme roi du Hedjaz. À la conférence du Caire, il avait été décidé de confirmer cette reconnaissance, édulcorée de subsides grandiose à hauteur de 100 000 livres annuellement. Pour cela Hussein devait de son côté accepté le nouvel ordre. Pourtant celui-ci regimba et exigea même, sur un point qui demanda des négociations qui s'étendirent sur deux mois, une « reconnaissance de son autorité supérieure sur tous les souverains arabes ». Éreinté, Lawrence renonça finalement.²⁷ Avec cela Hussein s'est lui-même porté au plus de préjudice, car sans le soutien britannique, il ne pouvait pas résister à son vieux rival Abd al-Aziz b. Séoud [ou Ibn Séoud à partir de 1924, *ndt*], qui contrôlait le Nedjd — la région centrale de l'Arabie Saoudite — et avec ses combattants wahhâbités fanatiques, des communautés «*ikhwân* » (frères) qui disposait d'une troupe extrêmement capable de frapper fortement. Même le malin Abdallah avait échappé de peu, en 1919, à un coup de main nocturne des *ikhwân* sur son camp.²⁸ Pourtant la Grande-Bretagne avait reconnu à l'époque en Hussein un allié utile et sauvé la souveraineté de sa famille sur le Hedjaz. Mais à l'avenir ce ne devait plus être le cas. En Transjordanie aussi les circonstances semblaient évoluer de manière préoccupante. De nombreux experts, et Lawrence parmi eux, n'avaient pas encore recueilli une haute opinion particulière d'Abdallah et pour comble de malheur, celui-ci protégea, à l'encontre de ses promesses, quatre Arabes qui en juin 1921 avait perpétré une tentative de meurtre ratée sur le haut commissaire français en Syrie, le général Henri Gouraud. Pourtant Abdallah n'était pas lui-même extrêmement satisfait, car il avait compris que ses espoirs relativement à la Syrie étaient illusoires.²⁹ À l'issue du premier semestre, Lawrence fut chargé pour cette raison de se faire une image de la situation et, le cas échéant, de pousser Abdallah à se retirer. Mais sur place, Lawrence en vint à de tout autres conclusions : Premièrement cela était « nigaud » de placer Abdallah sous pression à cause des auteurs de l'attentat, étant donné que les Français parmi les Arabes étaient autant détestés que les Ottomans autrefois ;³⁰ et secondement, les faiblesses de son gouvernement étaient à ramener, pour une bonne part, au refus de la force de protection britannique. Avec adresse, il prit Abdallah en protection avec un argument, dont il savait qu'il ferait purement et simplement effet sur Churchill : « Il coûte dans l'ensemble moins qu'un bataillon ». ³¹ Et Abdallah lui-même semblait de nouveau développer plus de joie à sa mission et se montra très coopératif à l'égard de Lawrence.

²⁶ Voir Fromkin, p.509.

²⁷ Voir Anderson, p.493 et Fromkin, p.512.

²⁸ Voir Wilson, pp.36 et suiv.

²⁹ Voir à l'endroit cité précédemment, p.67.

³⁰ Voir Barr, p.129. Les Britanniques étaient très contents de la détestation des Français, comme le constatait Herbert Samuel : « Quelle que puisse être en Palestine la critique portée à l'adresse de l'administration britannique, il n'existe pas un seul critique arabe qui souhaiterait la remplacer par une administration française. » À l'endroit cité précédemment, p.131.

³¹ Fromkin, p.511.

Pour stabiliser la situation, Abdallah eut à son côté un nouveau conseiller, en novembre 1921 : Harry St John Philby, qui reprit la direction du service secret britannique en Palestine et en Transjordanie.³² Celui-ci avait servi tout d'abord en Mésopotamie pendant la guerre et avait été envoyé en 1917, à Ibn Séoud avec lequel il eut le même comportement que Lawrence avec Fayçal. Après le soulèvement arabe en Mésopotamie, Philby y fut installé comme ministre de la sécurité intérieure, où il critiqua si ouvertement la manière dont Fayçal fut mis en place comme monarque que Cox le démit bientôt de son ministère. Philby n'était absolument pas un ami des Hachémites, puisque selon lui, les intérêts britanniques étaient mieux servis du fait que la totalité de la Péninsule arabiques — y compris le Hedjaz — serait mieux gouvernée par Ibn Séoud. Pourtant il s'entendit au mieux avec Abdallah. Sa charge consistait à veiller au calme et à l'ordre et à réprimer les menées contre la Grande-Bretagne, la France et le sionisme. Sans avoir des instructions pour cela, il s'appliqua à renforcer l'autonomie de la Transjordanie. Effectivement le pays se développa si bien dans la suite que les Britanniques, en 1922, durant les laborieuses négociations avec Fayçal, se prirent à l'idée de remplacer celui-ci par Abdallah et de réunir la Palestine avec la Transjordanie.³³ Au lieu de cela Abdallah fut récompensé d'une proclamation des Britanniques, la Transjordanie définitivement séparée de la Palestine et son gouvernement jusque-là provisoire, investit d'un caractère viable et durable.

Point final et nouveaux débuts

Au début de 1922, Lawrence quitta le ministère colonial. « Les Arabes » s'était-il plaint encore durant sa fonction, « sont une page que j'ai tournée. Et des continuations sont une sale affaire. »³⁴ Dès lors il servit, sous un pseudonyme comme simple soldat dans l'armée britannique et en 1925 il put encore péniblement être poussé à apparaître encore comme un invité, lors d'une visite d'état de Fayçal où laconiquement et avec une gêne manifeste il laissa passer les objurgations du « bon vieux temps » de celui-ci.³⁵ À l'occasion, ils avaient tous deux, lui et Churchill, en l'espace de quelques mois, remis en ordre l'influence britannique régionale au Moyen-Orient — et cet ordre ne se disloqua qu'après la fin de la seconde Guerre mondiale. Seul le rétif Chérif Hussein perdit bientôt son trône. Au moment où Mustapha Kemal Atatürk, en mars 1924, abrogea le califat ottoman, dans un acte d'aveugle surestimation de soi, Hussein se déclara calife et provoqua avec cela une attaque renouvelée de Ibn Séoud sur l'Hedjaz qui réussit en août 1925.³⁶ Étant donné que la raison officielle de la guerre était signalée par le fait que des Pèlerins provenant du Nedjd s'étaient vus refuser l'accès aux lieux saints, la Grande-Bretagne usa de réticence avec le faux-fuyant véreux qu'il s'agissait là d'une pure dispute religieuse. Hussein s'enfuit après la chute de La Mecque à Chypre et laissa le trône à son fils aîné, Ali, que celui-ci défendit encore jusqu'au 20 décembre 1925 à Médine. Ainsi s'acheva la domination vieille de plusieurs siècles des Hachémites, la lignée du Prophète Muhammad sur les lieux saints de l'Islam.³⁷

Autrement que l'entêté Hussein Ibn Séoud était assez avisé pour ne pas tirer trop sur la corde de l'arc. À partir de 1922, de nouveau conseillé par Philby congédié par les Britanniques, il s'unit avec la Grande-Bretagne dans les années qui suivirent aux frontières de son royaume qu'il avait l'ambition d'instaurer, à la Transjordanie, l'Irak et l'Émirat de Koweït qui se trouvait sous la protection britanniques depuis 1899. À cette occasion, naquit le grand coin rentrant dans le domaine de l'Arabie Saoudite, qui est caractérisé en manière de plaisanterie comme le « hoquet de Winston », parce qu'il remonte soi disant à un raté de Churchill. En vérité à l'intérieur de ce coin se trouve le Wādi as-Sirhan, une longue vallée relativement fertile qui servait déjà durant l'Antiquité de route commerciale entre le Nedjd et la Mer Méditerranée laquelle fut promise à Ibn Séoud, en compensation de son renoncement à une liaison terrestre par la Syrie, ainsi qu'Aqaba, la ville portuaire stratégique sur la Mer Rouge, qui appartient à proprement parler au Hedjaz et qu'Abdallah

³² St John Philby fut le père de Kim Philby, le plus grand traître de l'histoire des services secrets britanniques.

Voir https://en.wikipedia.org/wiki/St_John_Philby

³³ Même les Français commencèrent à apprécier Abdullha pour sa disposition à coopérer. Un haut fonctionnaire français pensait : « Si ce gaillard avait été à Damas, au lieu de Fayçal, il y serait encore. » Wilson, p.74.

³⁴ C Voir Anderson, p.502.

³⁵ Voir Anderson, p.505.

³⁶ Voir Wilson, pp.80 et suiv.

³⁷ Voir à l'endroit cité précédemment et https://en.wikipedia.org/wiki/Saudi_conquest_of_Hejaz

lui abandonna.³⁸ De ce fait la Transjordanie se vit renforcée dans sa fonction de pont de contrôle britannique entre l'Irak et l'Égypte ainsi qu'état tampon entre l'Arabie Saoudite wahhābite et le projet sioniste en Palestine.³⁹

Alors que les Hachémites furent directement refoulés du Hedjaz, une commission de la SDN, en septembre 1925, propose une enquête sur ce qu'on appelait alors la question de Mossoul. En 1918, la Grande-Bretagne avait occupé la province turque de Mossoul et avait fait valoir ensuite sa revendication avec succès sur la France, quoique ceci contredisait les termes de l'accord Sykes-Picot. Pourtant Atatürk rétorqua à juste titre que la possession de Mossoul s'ensuivit quatre jours seulement après le cessez-le-feu et en conséquence s'avérait contestable au plan du droit international.⁴⁰ Son second argument était que la population de Mossoul était majoritairement turque, or il n'était pas pertinent, car celle-ci était — et est toujours — majoritairement kurde. La commission constata alors que la population voulait être au mieux indépendante, recommanda pourtant de rattacher la province à l'Irak et de trouver un arrangement avec la Turquie de manière que celle-ci obtienne une participation aux gisements pétroliers qui y avaient été découverts entre temps. Une autre pierre milliaire fut atteinte pour l'Irak en 1932 avec la fin du mandat britannique, à la place duquel une alliance militaire apparut. Pourtant un an plus tard, le 8 septembre 1933, Fayçal mourut inopinément à presque 50 ans seulement d'un infarctus du myocarde.⁴¹ Sa mort prématurée s'avéra bientôt comme une perte irremplaçable, car la faculté de Fayçal de trouver un équilibre dans la politique intérieure entre les divers groupes de population et une pondération en politique extérieure entre le nationalisme arabe et l'orientation pro-occidentale manqua à ses malheureux successeurs.

De trois on en fait un

Des trois royaumes hachémites sur lesquels Churchill et Lawrence ont édifié un nouvel ordre du domaine d'influence britannique au Moyen Orient, l'ancienne possession du Hedjaz disparut en quelques années seulement et devint une partie de l'Arabie Saoudite. L'Irak, par contre, existe encore, quoique l'ancien conflit entre Kurdes et Arabes, ainsi qu'entre Sunnites et Chiïtes grèvent sérieusement le pays présentement. La monarchie iraquienne fut précipitée en 1958 et remplacée par un enchaînement de gouvernements militaires, à la fin duquel se trouve la dictature de Saddam Hussein. Seuls les successeurs d'Abdallah, à l'origine si sous-estimé — dont le petit royaume doit son existence précaire plus à une improvisation qu'à une intention planifiée ou à un modèle historique — ont compris jusqu'au jour d'aujourd'hui le rôle qui leur échet de réaliser si adroitement un élément équilibrant et conciliant qui leur permit d'affirmer leur trône au beau milieu d'un environnement si difficilement pensable.

Die Drei 5/2018.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Claudius Weise, né en 1971, étudia la germanistique, la philosophie et la comparatistique à l'Université Libre de Berlin. Ensuite activité de régisseur et dramaturge libre. De 2008 à 2014 collaborateur au *Forum Theater* de Stuttgart, enfin comme représentant de l'intendant. Depuis 2015 rédacteur principal responsable de la revue *Die Drei*.

³⁸ Voir Wilson, p.100.

³⁹ C'était aussi nécessaire car le *Ikhwān* radica, insatisfait de la politique de Ibn Séoud de la modération et de la modernisation entreprit à partir de 1927 des razzias au-delà des frontières et entrèrent en une rébellion ouverte en 1928 qui ne put être réprimée qu'en 1930 par Ibn Séoud. https://en.wikipedia.org/wiki/Ikwan_Revolt

⁴⁰ Voir Claudius Weise : *Le Foyer* dans *Die Drei* 5/2016. pp.49 et suiv.

⁴¹ Il existe il est vrai des indices qui indiquent un empoisonnement à l'arsenic. Voir https://en.wikipedia.org/wiki/faisal_I_of_Iraq